

Superbe déclinaison épurée du spectacle autobiographique d'Akram Khan, avec le danseur Nicolas Ricchini dans un solo époustouflant.



On voit une foule, une rue au Bangladesh, des autobus qui passent en trombe sur lesquels il faut grimper, les embouteillages, des pousse-pousse, des mobylettes, des animaux étranges, des myriades d'enfants, et la poussière. On entend tout ce monde, les klaxons, les vendeurs à la sauvette, et le bruit du vent. C'est presque le début du spectacle, et on met bien trois minutes à prendre conscience que la scène est absolument vide, qu'elle le restera et que le danseur - fantastique Nicolas Ricchini à la ressemblance frappante avec Akram Khan - est bien seul sur le plateau devant un panneau en camaïeu de gris. Décor on ne peut plus minimal pour un solo époustouflant, où le récit autobiographique mêle la fable mythologique, et la danse, le dessin d'animation. Ligne narrative simple qui n'exclut personne ou plutôt convie chacun, des enfants à partir de 3 ans aux adultes esseulés, et même les ados.

On a beaucoup dit que *Chotto Desh* était la version à destination des enfants du spectacle autobiographique *Desh* (« terre » en bengali), créé et dansé par Akram Khan à Londres en 2011. C'est vrai, à condition de ne pas connoter au mot « adaptation » une idée d'affadissement ou de simplification.

#### «Hotline».

Le récit s'ouvre sur une situation connue, la tragédie de l'homme contemporain archi-connecté et superdépendant. « *Mon portable ne marche plus, au secours, la hotline, je ne sais pas qui je suis, ni où j'habite, il n'y a que lui qui me géolocalise.* »

Une petite voix répond, elle résoudra le problème si on lui donne le mot de passe forcément oublié. Le centre d'appels est au Bangladesh, la législation autorise les enfants à travailler, et la petite voix suffit pour renvoyer mentalement le danseur-narrateur au pays de son père, migrant du Bengale.

Comment se dessine une vocation ? Comment devient-on danseur alors qu'on est un enfant dont le corps ne tient pas en place, un adolescent destiné à cesser ses études pour aider ses parents, qu'on entend en voix off ? Il y a une scène magnifique où Nicolas Ricchini dessine le visage de son père sur le haut de son crâne et danse, assis en tailleur, en regardant le public avec ce nouveau visage, c'est-à-dire en courbant la tête constamment.

Au fur et à mesure, le panneau gris se fait écran et le spectacle gagne en puissance graphique. Apparaît un arbre qui grandit, avec un boa qui se déploie, une forêt, des vagues, toujours en aplat noir et blanc. Puis une guerre, des manifestations urbaines : les visions intérieures du danseur, qui a le pouvoir de les effacer à la manière des ardoises magiques des écoliers. Course folle sur place, plié de bras et de mains, saut d'obstacles invisibles : la danse n'est pas en reste, jamais illustrative mais constamment reliée au récit biographique. Il est étonnant à quel point on voit le garçon, l'adolescent ou le parent, alors que le ressort de la chorégraphie n'est jamais dans le mime.

#### **Oracle.**

« *Allô allô, monsieur, vous êtes toujours en ligne ?* » La voix enfantine du centre d'appels ponctue ces cinquante minutes de grâce, et ramène le danseur et les spectateurs à l'instant présent. Le portable réparé, elle délivre son oracle : « *Maintenant, vous savez où vous êtes et ce que vous devez faire.* »

Par Anne Diatkine — 29 décembre 2016